

KÎV – 1

Les signes du retour du printemps étaient de plus en plus évidents, à commencer par le gonflement du Nièpp qui était monté de quatre pieds au cours des deux derniers jours. Les docks flottants mettaient les quais et les entrepôts à l'abri de l'inondation, mais la navigation était impossible, sauf pour les plus hardis ou les vrais fous, à cause des glaçons arrachés aux banquises des rives et que le fleuve charriait de plus en plus nombreux.

Chaque année, la débâcle, la fonte des neiges et le retour du soleil étaient l'occasion de grandes réjouissances. Cette fois, ces festivités qui n'étaient évidemment pas inattendues puisqu'elles se reproduisaient d'année en année, se doublaient d'une autre joie folle, celle de voir les You-Has quitter la contrée.

Les partisans de l'alliance avec les Tchings avaient fait grise mine en voyant revenir les survivants de la bataille. Un tiers des hommes manquaient à l'appel, et parmi ceux qui rentraient, nombreux étaient ceux

qui conserveraient la vie durant des traces profondes de leurs blessures.

Maître Dipsas s'était empoigné avec pas mal de gens, son caractère emporté l'y prédisposant. Il avait élevé la voix face à Nibover pour critiquer cette folle campagne, et le Prévôt l'avait fait taire en criant plus fort que lui. Il s'en était pris ensuite au chef des gardes Tennen, qui ne lui avait pas répondu, se contentant de poser la main sur la poignée de son glaive et de lui cracher entre les pieds. Après, il s'était excusé.

— Je vous prie de me pardonner, Maître Dipsas, avait-il dit en quittant la *Maison Bleue*.

— De quoi ? De quoi ? avait grogné l'aubergiste.

— D'avoir mal craché. C'était votre visage que je visais !

Cette fois Dipsas n'avait pas trouvé de réponse adaptée, d'autant plus que le cohortier se trouvait déjà sur la place, s'éloignant à grands pas vers la caserne.

Là où les choses avaient failli prendre plus vilaine tournure encore, c'était au soir du cinquième jour, lorsque le centurion Vellès s'était présenté à l'auberge en compagnie du colonel tching et de l'un de ses adjoints, un vieux soldat aux cheveux presque blancs et aux longues moustaches qui, des deux côtés de la bouche, lui tombaient bien plus bas que le menton.

Ils prirent place à une table située sur la droite, non loin de celle où Djamol venait régulièrement pousser du bois¹. Si la *Maison Bleue* était une auberge trop huppée pour le commun des citoyens, elle était aussi la plus proche de la caserne des gardes, et plusieurs tables étaient occupées par des sous-officiers, parfois entre eux, parfois avec des amis, voire même l'une ou l'autre épouse, fiancée ou soi-disant telle.

Au bout de quelques instants, Vellès héla une servante. Celle-ci fit une étrange grimace avant de disparaître dans l'arrière-salle. Comme personne ne venait s'enquérir de leurs désirs, Vellès se leva pour se diriger vers le comptoir. Il rencontra Dipsas, qui venait des caves, avant de l'atteindre. Le regard de celui-ci se braqua sur les deux Tchings.

— Hors de ma vue. Sortez immédiatement d'ici, gronda-t-il d'une voix que la colère, encore contenue, faisait vibrer désagréablement.

— Ce sont mes invités, Dipsas, intervint Vellès sur un ton volontairement calme et modéré.

— Peu me chaut ! Je n'aime pas servir un ennemi, mais quand il se double d'un traître qui a fait anéantir la moitié de nos centuries pour que la ville soit à sa merci... pouah !

— Serviras-tu à boire à quelqu'un qui a versé son sang pour défendre Kîv et chasser les Malahims de

¹ Jouer aux échecs. (NdE)

nos terres ?

Dipsas fut pris de court, mais se ravisa en découvrant que le centurion lui montrait le bras que Tza-Feng portait en écharpe.

— Même pas, non. Jamais !

— C'est grand dommage, Maître Dipsas.

Il y eut un bruit de chaises et de bancs qui raclaient le plancher.

— Une chope de ta meilleure bière pour mon hôte, fit un sergent en poussant sa chaise vers la table où Tza-Feng et Mekmett étaient restés parfaitement immobiles.

— À moins qu'il ne préfère du vin de Krim. Tu dois encore en avoir quelques tonneaux dans tes caves, non ? fit un autre en les rejoignant.

— Et le vétérân aussi doit avoir soif, non, Mekmett ? demanda un lieutenant en s'installant de même avec eux.

Dipsas recula d'un pas. La colère le rendait pourpre, violet presque et les mots, les insultes, les cris de rage se bouscuaient tellement nombreux dans sa gorge qu'il ne parvenait pas à proférer le moindre son.

— On se charge de trouver le vin et la bière, firent deux sergents en se dirigeant vers la trappe menant aux caves.

— On va avec vous. Il y aura beaucoup à porter. Il faudra plus qu'un pichet. Un tonneau complet,

certainement. Tu l'offres aux combattants de Kîv, je suppose, railla une femme.

Dipsas vacilla. Nul ne sut jamais ce qui aurait pu se passer. Certain jurèrent qu'il allait céder, d'autres prétendirent qu'il était trop fier pour cela et quelques-uns estimèrent que son cœur n'aurait jamais résisté une minute de plus à l'épreuve.

Il y eut le bruit d'un galop dehors et la porte s'ouvrit à la volée. Un soldat entra. Il était sale, on voyait qu'il s'était couché dans les premières boues du dégel.

— Seigneur Vellès, s'écria-t-il, je suis heureux de vous trouver.

— Qu'y a-t-il, soldat ? Ne feriez-vous pas mieux de vous présenter à votre décurion ?

— Mon décurion est chez Maître Djamol. C'est lui qui m'envoie ici vous informer...

Il était hors d'haleine.

À ce moment, les servantes avaient tranché à la place de Maître Dipsas, voulant lui éviter l'humiliation de céder, et surtout échapper au saccage de l'auberge qu'elles sentaient sur le point de se déclencher. Et si l'on saccage le mobilier, on fait subir au personnel diverses violences dont elles préféraient certainement se passer.

Elles s'apprêtaient à déposer pichets de vin, cruches de bières et coupes ou gobelets à profusion pour couvrir toute la table de Tza-Feng, lorsque le

soldat reprit la parole :

— Les Malahims... Ils sont partis vers l'est... Toute la horde au grand complet.

— Tu en es sûr ?

— Nous les avons suivi tout le jour, ils sont déjà à plus de dix lieues d'ici.

Il y eut un tourbillon de cris de joie. Les hommes et les femmes se mirent à danser, entraînant Dipsas dans la ronde.

Vellès prit un verre et le remplit de vin.

— À la tienne, Tza-Feng.

Le Kolnel se leva et prit le verre, mais au lieu de le porter à ses lèvres, il le tendit au soldat couvert de boue.

— Le premier verre au porteur de la meilleure nouvelle depuis des mois, fit-il.

THOMAS – 1

Il lui avait fallu rassurer Mathieu et Luc, puis d'autres encore : non, il ne lui était rien arrivé de fâcheux au cours de la quinzaine de veilles où il les avait laissés sans nouvelles. Il leur expliquerait plus tard ce qui s'était passé, lorsqu'il aurait paré au plus pressé.

De leur côté, ils le mirent au courant des combats et de leur issue. Cela lui rappela José, et la promesse qu'il lui avait faite. Il ne rapportait pas de nouvelles de Tout-Jeune, à l'exception du fait qu'il n'avait pas retrouvé son cadavre.

Il parla aussi avec Noëlle, tentant d'apaiser ses ardeurs guerrières. Ce serait difficile, car l'ivresse de la victoire mettait du temps à se dissiper, et la Jeune Garde tout entière se trouvait justifiée dans son existence par l'attaque des Survivants. Ils avaient été contenus, vaincus même, et leur meneur avait perdu tout pouvoir, mais il fallait songer à l'avenir, si quelqu'un d'autre reprenait le flambeau maléfique de la conquête.

Jean et Pierre vinrent lui faire rapport.

— L'eau coule à nouveau librement dans la rivière souterraine et elle peut entraîner les déblais de petite dimension. Nous dégageons le bouchon qui s'est formé devant l'un des siphons, mais c'est un travail pénible. Il nous faudrait du renfort.

— Je vais demander à Luc, ou Mathieu, de se joindre à vous. Ils ne sont guère plus forts que moi, mais un très ancien proverbe, qui prend une étrange valeur en ces lieux dit qu'« *il vaut mieux allumer une toute petite chandelle que maudire l'obscurité* ».

— Allumer une chandelle ? Tu n'y penses pas, Thomas, fit Pierre, trop terre-à-terre pour saisir la signification réelle de la phrase.

Jean avait compris :

— Fais de ton mieux, Thomas. Je sais par quelles difficultés nous passons, et tu veux en prendre trop sur tes épaules.

— En désires-tu une plus large part, Jean ? fit Thomas. (Puis il enchaîna, sans attendre la réponse :) Peut-on reprendre l'évacuation des déblais des Survivants ?

Jean et Pierre firent la moue. Il était clair que cette éventualité ne les enchantait guère.

— C'est important, insista Thomas. Chez les Survivants, un homme de bon sens, José, que j'ai déjà rencontré à plusieurs reprises, vient de prendre la situation en mains. Cependant, ils sont aux abois. Si nous ne pouvons pas apporter une solution, même

partielle, à cette question, d'autres fauteurs de trouble surgiront de la masse, poussés par le désespoir.

— Alors... deux wagonnets par double veille, fit Jean.

— Quatre au moins, insista Thomas.

Pierre haussa les épaules.

— Quatre si tu le veux, Thomas. Mais laissez-nous encore six veilles, pour préparer les lieux : il faut éviter de reconstituer le bouchon plus vite que nous ne pouvons le saper.

Lorsqu'ils l'eurent laissé seul après lui avoir expliqué ce qu'ils envisageaient de faire, il songea au message que lui avait laissé le vieil homme. Il se trouvait toujours dans le tube de métal. Il n'en avait lu que les premières lignes, et avait décidé d'attendre que les esprits se soient calmés – le sien en premier lieu – pour en prendre connaissance.

Il était plus urgent de reprendre contact avec José pour lui annoncer la bonne nouvelle. Car c'en était une, même si quatre wagonnets par double veille restaient très en deçà des quantités de déblais produites normalement par les Survivants qui ne cessaient de devoir étendre leurs couloirs.

YORG – 1

Ils avaient passé une nuit étrange. Ils auraient pu se reposer, et ils avaient tous quelque peu sommeillé, mais sans vraiment dormir, sauf Koùm et Torkiiz, dans l'innocence de leur âge. Pourtant, il n'y avait à s'inquiéter de rien avant le lever du jour : les feux dont ils avaient retrouvé les cendres au fil des jours précédents prouvaient que les égarés faisaient halte chaque nuit. Leurs pensées, captées par Jorvan, indiquaient qu'ils n'avaient aucune conscience de leur situation et croyaient vivre normalement, ayant rationalisé leur isolement sous forme d'une expédition de chasse pour les Hommes-du-Vent ou d'une mission à travers l'Empire pour Nan-Hi. Ils n'avaient donc aucune raison de se déplacer entre le coucher et le lever du soleil.

Encore que...

Peu après le milieu de la nuit, Yorg se réveilla en sursaut.

— La brume ! s'exclama-t-il d'une voix engourdie par le sommeil.

— Quoi, la brume... Elle ne nous menace pas, sois

tranquille, répondit Yarda accroupi le dos au feu et qui, à force de songer à Rork, n'avait pas dormi du tout.

— Ce n'est pas ça... Si elle retient Rork prisonnier, et qu'elle se mette à couler plus vite dans le défilé, elle va le forcer à se réveiller et à se mettre en marche bien avant le lever du soleil !

— Par toutes les puissances ! Tu as raison !

Yarda était déjà debout, secouant Hou-Na et Im'tri avant de se précipiter vers un point d'où on pouvait observer le défilé tout à loisir. Le ciel était nuageux et la lune, dans son premier quartier, ne diffusait qu'une très faible lumière. Cependant, la brume blanchâtre contrastait assez vivement avec les rocs et l'herbe rase pour que sa masse leur apparaisse au bout de quelques instants.

Elle s'était déjà largement engagée dans le défilé et cascadaient le long du torrent, qu'elle masquait complètement. Là en bas, sa progression était perceptible, alors qu'au cours de la journée, c'était uniquement en prenant tel ou tel roc comme point de repère et en y ramenant le regard une heure plus tard qu'on découvrirait qu'il était occupé à disparaître dans la masse en mouvement.

Yorg revint vers le feu et y plongea une branche résineuse qui s'enflamma immédiatement. Il la jeta au loin, vers la position approximative du filet, invisible dans la pénombre.

— Ça va, fit-il au bout d'un instant. À hauteur du filet, elle ne doit pas avoir plus de trois coudées de haut. Si Rork arrivait maintenant, sa tête émergerait largement et il serait libéré de cette emprise maléfique.

Il se souvenait en effet que lui et ceux qui avaient testé l'étrange brume, captifs au bout d'une longue corde, n'avaient rien ressenti tant qu'ils n'avaient pas été complètement noyés dans sa masse pendant quelques instants.

— Il n'y a quand même pas de temps à perdre, grommela Yarda.

— Tu as raison. À partir de maintenant, nous devons être prêts à agir dès que le filet s'agitiera.

* * *

Jorvan se tenait près de Yorg. Il avait les yeux fermés, mais ce n'était pas sous l'effet de sa somnolence quasi permanente. Il était parfaitement éveillé et se concentrait pour percevoir la présence de Rork et de ses compagnons.

— Je les sens... fit-il. Ils viennent de s'éveiller... Ils mangent, ou croient manger.

Un peu plus tard, il reprit :

— Ils se mettent en marche. Ils sont trop faibles pour monter en selle, même Rork qui a essayé deux fois. La nuée leur a fait oublier cette faiblesse pour la transformer en décision d'aller à pied.

Si le fait que Rork ait atteint un niveau de faiblesse tel qu'il lui était impossible de se hisser sur son cheval ne manquait pas d'inquiéter, c'était d'une certaine manière une bonne nouvelle : le filet de cordes et de lianes sur lequel ils avaient ensanglanté leurs doigts la veille devait pouvoir résister au poids des prisonniers, mais pas à celui de leurs montures.

— Tu sais exactement où ils sont ?

Jorvan pointa le bras sans ouvrir les yeux, indiquant une position se situant à près de mille pas du filet, en plein centre du nuage mouvant.

— Tu peux aussi leur parler ?

— Un peu... mais ils ne m'écouteront pas. Je ne peux pas lutter contre la brume et les en faire sortir...

— Je n'y pensais pas, fit Yorg. Pour le moment, suis-les et avertis-moi lorsqu'ils seront à cent pas du filet. Fais-toi aussi connaître d'eux, si tu le peux, comme un personnage de leurs rêves.

— Un personnage de leurs rêves ?

— Un compagnon de route, par exemple. Puisqu'ils peuvent voir des choses inexistantes, ils pourraient accepter ta présence. Et si tu ne les pousses pas à agir contre la volonté de la nuée, elle n'aura pas conscience de ton existence... Tu peux aussi être le gibier qu'ils pourchassent. Ça laissera Kargon et Nan-Hi indifférents, mais pourquoi s'éloigneraient-ils des autres ?

Jorvan hocha la tête et se mit en devoir d'obéir aux

instructions de Yorg, tout en suivant la marche – qu’il percevait hésitante – des prisonniers vers le défilé.

À l’allure lente des égarés, il faudrait encore un bon moment avant qu’ils ne l’atteignent. Yorg quitta Jorvan pour aller vérifier les derniers détails avec Pit, Duno et Yarda.

* * *

Koùm et Torkiiz venaient de franchir le défilé d’un seul bond de leurs sauteurs. Ils avaient déjà répété plusieurs fois la manœuvre la veille, à la fois pour synchroniser parfaitement leurs sauts, mais aussi pour s’assurer que les crapauds géants pouvaient aisément passer d’un coteau à l’autre. Ce serait moins aisé lorsqu’ils entraîneraient l’autre extrémité d’un filet que tous espéraient chargé du poids des sept rescapés, mais il subsistait à chaque saut une marge suffisante pour escompter qu’ils ne retomberaient pas dans la nuée, ou pas assez loin pour s’en trouver prisonniers.

Tout était prêt, il ne restait plus qu’à attendre et à confier les dernières touches du piège à l’esprit de Jorvan.

LE SECRET – 1

Leur prisonnier, ou leur hôte involontaire, n'était pas revenu cinq jours après avoir partagé un peu d'eau et de vin avec Paul. Celui-ci avait étudié une fois de plus tout ce que l'on savait de lui, et s'il y avait découvert une explication à l'aspect étrange, quasi inhumain, de l'être, il n'en avait fait part à personne.

Ensuite, il s'était intéressé dans le détail à la vie extérieure. Il n'avait pas voulu retourner aux cryptes d'hibernation, malgré les allusions répétées de Martine et des autres. En fait, c'était elle qu'il y avait renvoyée, après avoir constaté qu'elle avait passé plus de trois mois en Éveil au cours des deux dernières années.

— Nous ne sommes plus que deux, réellement. Nous sommes l'âme du Secret, et, sans qu'ils en aient conscience, l'âme des Survivants aussi. Les autres...

Il n'avait pas achevé sa phrase, peut-être pour ne pas se montrer trop incisif dans les critiques qui lui venaient sur le bout de la langue.

Martine savait ce qu'il voulait dire. Les autres avaient pour la plupart été trop jeunes lorsque la

catastrophe était survenue. Ils ne conservaient de l'extérieur que des souvenirs vagues, ou irréels, même si leurs périodes d'Éveil avaient été largement consacrées à leur apprendre ce qu'était le monde extérieur.

Ils n'en avaient cependant qu'une connaissance artificielle, livresque, et au fil des siècles, ils avaient perdu le contact avec la réalité. Il subsistait bien quelques-uns de leurs aînés, mais ils étaient devenus fort vieux, même en s'économisant, et ils semblaient avoir perdu tout intérêt pour l'extérieur, pour le travail créatif ou la prise de risques, et on ne pouvait compter sur eux.

L'Abri Secret, d'une certaine manière, était arrivé au bout du rouleau. Pour aller plus loin, il aurait fallu qu'il soit plus étendu, que ses ressources en hommes et femmes ou en matériel aient été au moins doublées au départ, pour mieux répartir le vieillissement. Mais ce n'était pas le cas. Si Paul avait démontré, depuis qu'elle le connaissait – plus de cinq siècles en temps réel, une quarantaine d'années en temps personnel – qu'il pouvait prévoir à long terme et développer plan de contingences sur plan de contingences, ce n'était pas un faiseur de miracles.

La limite était atteinte alors qu'ils touchaient au but : la civilisation renaissait à l'extérieur, et, grâce à elle, même si c'était indirectement, ils avaient pu développer leurs premiers outils de retour à la

surface avec le sérum dont on approvisionnait régulièrement Olivier. Ce n'était pas un remède absolu, il ne faisait que tenir la Maladie en échec pour vingt-quatre ou trente-six heures. Ceux du Secret, ou les Survivants, s'ils ne faisaient pas partie des immunisés naturels seraient toujours des handicapés limités par les réserves de sérum, mais c'était pourtant un immense changement en comparaison des siècles d'emprisonnement absolu et sans espoir.

Martine se rendit aux arguments de Paul en lui arrachant, *in extremis*, la promesse que lui-même ne s'obstinerait pas : sa présence serait encore nécessaire durant bien des années, il n'avait pas le droit de les brûler en une seule longue période d'Éveil.

Il promit. Elle savait que pendant un temps il n'en ferait qu'à sa tête, mais qu'à la fin, il se montrerait raisonnable et retournerait au Sommeil. Après tout, s'il voulait découvrir l'avenir, c'était la seule option qui lui était ouverte.

Yolande l'accompagna aux cryptes pour l'aider et veiller à sa sécurité.

Alors qu'elle refermait le couvercle du caisson, Martine leva la main. Yolande interrompit son geste.

— Quelque chose qui ne va pas, Martine ?

— Non, rien, répondit la vieille femme au bout de quelques instants. Une pensée qui n'arrive pas à se formuler, c'est tout. Ce n'est pas la première fois que ça m'arrive, juste au moment d'entrer en Sommeil.

Peux-tu m'accorder une demi-heure de plus ?

Yolande acquiesça. Le caisson était confortable. Martine ferma les yeux pour se concentrer sur cette pensée fugitive. Cela avait trait à la manière dont Paul n'avait pratiquement jamais été pris au dépourvu par les événements.

La fin proche du Secret dans son sens de temple du passé, de protecteur des connaissances disparues, par sa propre mort, par celle de Martine, par l'usure du matériel ou l'épuisement des stocks, au bout de cinq cents et quelques années, faisait-elle partie elle aussi de ses plans ?

Lorsque Yolande revint, elle s'était endormie d'un sommeil naturel et la jeune femme n'eut qu'à refermer le caisson et à brancher le servocontrôle pour achever l'opération.

KARGON – 1

Les pisteurs et les ruiniers qui l'accompagnaient lui adressaient rarement la parole. Ce n'était pas indispensable pour se comprendre : ils étaient tous particulièrement expérimentés, il les avait choisis pour cette raison avant de quitter le navire et ils se montraient à la hauteur de ses espérances.

Ce n'était pas leur faute, ni la sienne, si cette expédition se traînait en longueur au point qu'il sentait la lassitude envahir ses membres à tel point qu'une bonne nuit de repos ne suffisait plus à lui rendre toute sa force et tout le dynamisme dont il faisait preuve au début de la longue marche.

Le secret lui pesait aussi.

Malgré la confiance que lui inspiraient ses compagnons, il n'avait pas encore osé s'ouvrir avec un seul d'entre eux de ce qu'il recherchait en réalité. C'était trop dangereux. Il connaissait l'existence des Bras et se doutait que malgré toutes les précautions qu'il avait prises, les Nukks avaient réussi à en glisser un ou deux parmi ceux qui l'entouraient.

C'étaient des hommes comme les autres en

apparence, et ils étaient aussi sensibles que lui à la fatigue. S'ils étaient pisteurs, c'étaient de bons pisteurs qui savaient lire des traces des humains ou du gibier qu'ils pourchassaient. Si c'étaient des ruiniés, ils connaissaient suffisamment le passé pour savoir déduire de l'aspect d'un amas de ruines à quel endroit il fallait creuser pour obtenir le butin le plus intéressant.

Mais c'étaient des Bras avant tout, et ils plaçaient leur obéissance aveugle aux ordres du Posdon, c'est à dire des Nukks, avant toute chose, avant leur confort ou leur survie même.

Depuis qu'ils avaient quitté le vaisseau, il s'efforçait de les démasquer, à telle réflexion, à tel petit détail de comportement, en comparant les récits qu'ils faisaient tous de leurs aventures précédentes. Il avait des soupçons au sujet d'un autre pisteur appelé Sorvan, mais ils n'étaient pas assez définis pour qu'il passe à l'action.

Il songeait cependant à la manière de se débarrasser de lui sans que personne ne puisse plus tard l'en accuser...

* * *

Six saisons plus tôt, ils avaient été débarqués sur les côtes d'une contrée jadis couverte de glaces. Il y avait fort peu d'espoir d'y découvrir des ruines, car elle n'avait jamais été habitée, tout au moins en

permanence, et l'expédition ne comportait que des pisteurs et des sautiers, car à cette occasion ils voyageaient sur les immenses bêtes, les distances à franchir étant immenses.

Si ces terres n'avaient jamais connu que quelques habitats humains précaires, depuis le changement de climat sur cette partie du globe, les animaux les avaient envahies, de même que la végétation. Les rocs prédominaient, mais dans les vallées une flore venue de la mer progressait saison après saison, entraînant avec elle une faune qui, poussée par une très ancienne tradition, quittait les fonds marins pour apprendre à vivre à l'air libre. Cela s'était aussi produit ailleurs, et c'était du reste l'origine des sauteurs.

Ce soir-là, ils avaient repéré de nombreuses traces dans l'humus qui s'accumulait au pied d'une moraine, et les pisteurs avaient eu de multiples avis, car il s'agissait d'une harde de bêtes inconnues. Impossible de deviner leur taille ou de dire leur nombre. Cinq au moins, sept ou huit peut-être. Les traces avaient une forme ovale, de la taille d'un pied humain environ, et on ne voyait pas de marques d'ongles, ni de sabots, mais seulement des empreintes circulaires dans l'empreinte elle-même. L'ensemble n'était pas fortement marqué dans la terre, ce qui avait rassuré Kargon et ses compagnons : des êtres qui ne pesaient guère plus qu'eux-

mêmes ne devaient pas constituer un grand danger, sauf évidemment si leur morsure était empoisonnée, ce qui était extrêmement rare en dehors des reptiles.

— C'est peut-être une tribu d'hommes des glaces, avait fait remarquer l'un des pisteurs.

Un autre avait renchéri, parlant de son père, pisteur lui aussi, qui en avait un jour aperçu un durant quelques instants avant que l'étrange créature ne prenne la fuite. Les suivants s'étaient moqués de sa crédulité ou de celle de son père : tout le monde savait que les hommes des glaces n'étaient qu'une légende.

Mais ils avaient continué à en parler entre eux pendant la soirée en se réchauffant à un maigre feu de lichen, et les hommes des glaces étaient certainement revenus troubler les rêves de plus d'un parmi eux pendant la nuit.

À l'aube, les hommes des glaces – ou plutôt les créatures ayant laissé ces traces étranges – les avaient attaqués.

Ils étaient presque aussi hauts que les sauteurs, mais bien plus frêles, et n'avaient pas fait trembler le sol en s'approchant. Ils s'étaient tout à coup dressés devant les pisteurs surpris et trop épouvantés pour réagir sagement.

Quelle réaction aurait d'ailleurs été la bonne pour faire face à deux calmars démesurés qui s'étaient déjà emparés d'un pisteur chacun et le portaient à leur bec

grand ouvert ?

Kargon avait saisi son glaive, imité par quelques autres qui avaient retrouvé leurs esprits tandis que le reste de la bande avait pris ses jambes à son cou.

Il s'était mis à frapper l'une des pattes sans obtenir rien d'autre qu'une sorte de marque peu profonde dans le cuir souple qui la recouvrait. Alors, il avait pris la fuite comme les autres pour retrouver les sauteurs qui étaient parqués dans une mare proche.

Cette fois, c'était différent. Il n'avait pas la force de fuir. Le tentacule qu'il avait frappé se dressa puis retomba se lover autour de son corps. Il poussa un hurlement de terreur en voyant le bec s'approcher.

(...)